

Off 8 mars avec des « Julie »

Première partie



Merci à Julie Guillemette, professeure en administration et à Julie Lavoie, professeure de biologie.

Ne me demandez pas d'où cela vient. Du simple hasard. Je cherchais une idée de texte pour le 8 mars et parfois, pour m'inspirer, je fais défiler des listes. Cette fois, je suis « tombée » sur le bottin du personnel pour me rendre compte que le prénom « Julie » était bien présent au collège. J'ai donc eu l'idée de les réunir avant le 8 mars. Mais les « Julie » n'ont pas d'horaires communs... De ma grande ambition de les réunir toutes, deux belles ont bien voulu se prêter au jeu de répondre à la question : « être prof, féminin, est-ce que cela change quelque chose en 2019? » Voilà leur analyse.

Judith Trudeau : Commençons avec Julie Guillemette, quel est ton parcours?

Julie Guillemette : Native de Shawinigan, j'ai fait mes études à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) en administration des affaires avec une spécialisation en marketing.

Je suis une fille créative, donc j'aime créer des campagnes publicitaires. J'ai occupé plusieurs emplois dans ce domaine. Mon premier emploi, en sortant de l'université, fut d'être directrice marketing pour le festival western de St-Tite. Très belle école! Je faisais à peu près tout ce qui touchait de près ou de loin aux communications : conférences de presse, communiqué de presse, commandites, relations avec les journalistes (...)

Je n'étais pas cow-girl ☺ mais c'était près de Shawinigan. J'ai découvert cet univers; ce petit village qui se transforme.

J.T : Une rue qui devient une route et presque une autoroute!

J.G : Oui, tu vois des gens qui louent leur terrain en avant de la maison. Les commerces qui font leurs chiffres d'affaires pendant les deux semaines que dure le festival.

À l'époque, c'était 400 000 festivaliers. Aujourd'hui, c'est davantage, mais ça donne une idée de grandeur.

Julie Lavoie : Ça devait être intense!

J.G. : Oh oui, vraiment toute une école!

Après ça, j'ai travaillé à la Banque Nationale. Le gros de ma carrière s'est passé à cet endroit. J'ai occupé le poste de responsable des commandites. J'ai travaillé à l'image de la Banque Nationale.

J'ai aussi travaillé en ressources humaines plus près de chez nous à St-Sauveur. J'ai eu deux enfants, et ce poste était plus compatible avec mes disponibilités et le lieu de travail. C'est vraiment par choix familial que j'ai fait ce saut. J'ai délaissé les tours à bureaux du centre-ville de Montréal pour me rapprocher de chez nous. C'est par la suite que je suis arrivée à l'enseignement ici, au collège.

J'ai commencé l'enseignement au campus de Tremblant (St-Jérôme). J'ai eu la chance de commencer avec des petits groupes de 12 à 14 élèves. La proximité avec les jeunes m'a fait aimer l'enseignement. Par la suite, j'ai vu une tâche à 100% ici au collège. J'ai appliqué et je l'ai eue!

J'entame ma quatrième année.

Voilà pour mon parcours.

J.T. : Julie Lavoie, à ton tour.

J.L : Moi, je viens de Québec. Je ne suis pas sorti de ma ville pour faire mes études. Bac en bio, maîtrise en bio, certificat en enseignement. Après ma maîtrise, je me suis posée la question : «qu'est-ce que je fais avec ça?» Je ne me voyais pas faire un doctorat et faire de la recherche. C'est l'enseignement qui fut ma réponse. J'y avais touché un peu pendant mes études. J'ai travaillé dans des labos à l'université, puis j'ai eu une première tâche

d'enseignement à Matane. 3 heures de cours par semaine + du travail à Québec. Je donnais 2 heures de cours le jeudi matin et une heure le vendredi matin.

J.T. J'espère que tu avais un pied à terre à Matane...

J.L. (rires) Oui. Je louais une chambre des résidences. C'était l'hiver, alors, je prenais l'autobus.

J.G. Aie, tu voulais! Donner 3 heures de cours, prendre l'autobus et dormir là-bas pour 3 heures de cours!

J.L. Tu sais, ça faisait plus d'un an qui ne se passait rien. J'y ai vu une possibilité. Je ne me suis pas posée de question. J'y vais! Et après, il y aura d'autres portes qui s'ouvriront!

J.T. Absolument!

J.L. Après, j'ai fait quelques sessions au collège Laflèche à Trois-Rivières. Je n'avais pas de tâche pleine alors je complétais avec des contrats à l'université + un travail saisonnier en animation. Puis, je suis atterrie à Lionel pour un premier contrat qui ne devait durer qu'une seule session...Qui s'est poursuivie...

J.T. Oui, c'est souvent comme ça! Et ça fait maintenant combien de temps?

J.L. : Depuis août 2000. J'ai eu une session d'été à Maisonneuve, puis cela s'est stabilisé ici.

J.T Et ensuite la permanence qui permet de passer à autre chose que toujours l'incertitude.

J.G. Je ne suis pas là encore!

J.L. Je dois dire que je n'y pensais pas tellement; l'important c'était que de session en session, j'avais toujours de la tâche. Et je n'avais pas d'enfants ni de famille. Quand on est jeune, on est capable d'en prendre!

J.T. Je veux revenir, tu as fait ton mémoire sur quoi?

J.L. Comportement animal. J'ai travaillé sur les épinoches. Des petits poissons. J'ai fait des expérimentations. Nous étions quelques-uns à travailler sur la reproduction des épinoches. Nous avons des données à analyser.

J.T. On les retrouve dans le Bas-St-Laurent?

J.L. Oui. C'est là que je les ai étudiés. Mon directeur travaillait dans les marais de l'Isle-Verte. Ceci dit, il y en a dans plusieurs environnements; dans des lacs, très versatiles comme petite bestiole.

J.T. Peut-être connais-tu une autre Julie, qui a elle aussi travaillé sur les épinoches, Julie Morissette, qui enseigne maintenant à Ste-Foy.

J.L. Ben oui, une autre «Julie» (rires) Oui, je la connais. On est passées par le même labo!

J.T On te salue belle Julie. Lionel salue Ste-Foy!

...

J.T. : Être femme prof, ça implique quoi? Est-ce que cela implique quelque chose de différent?

J.G. Moi, personnellement, je ne vois pas d'implication particulière. Dans notre département, il y a peut-être 20 femmes et 4 gars. Comptons-les : Éric, Jean-François, François et Thinh.

J.T. : Donc un département féminin qui traduit une culture particulière peut-être?

J.G. Oui, j'imagine. Tu sais, quand j'ai vu le courriel, je me suis dit : «mais qu'est-ce que je pourrais donc bien dire là-dessus?»

J.L. C'est peut-être ça le constat aussi?

J.T Absolument.

J.G. Dans le cadre de mon travail, je ne vois pas de différence.

J.L. Chez nous en bio, c'est pas mal équilibré. Dans mon équipe de travail, c'est plus des traits de personnalités qui vont nous distinguer qu'une séparation des genres. Peut-être que s'il y a une différence, elle s'exerce davantage à l'extérieur du travail. Pour les mères de famille par exemple. Ceci dit, je vois les pères dans mon département qui s'impliquent beaucoup dans leur famille. Peut-être que dans la prise en charge de certaines choses, ou dans la façon de l'aborder, il peut y avoir une différence.

J.G. Moi, mon conjoint a un travail atypique. Il est entraîneur de hockey. Entraînement, coaching, de jour, de soir, de fin de semaine. L'horaire change chaque semaine. Ça fait 22 ans qu'on est ensemble. Et, avec nos horaires de profs, on a l'air d'avoir de beaux horaires. Quand tu regardes froidement l'horaire, les gens pensent qu'on enseigne le lundi matin et qu'après c'est libre... On a l'air d'avoir une journée de congé par semaine. Mon conjoint me taquine : «pis, ... ta journée de congé?» «Ben, j'ai «monté» trois cours dans ma journée!» Même si je suis encore en pyjama, que je lève la tête et il est 17h30. 😊 «Hein, le souper n'est pas fait?» C'est des blagues qu'il me fait.

Mais dans le travail, je ne vois pas de différence. Même qu'en département l'autre jour, on se disait à la blague que le prochain qu'on embauche, ce serait bien que ce soit un gars!

J.T Quand tu as eu tes enfants (J.G), vous avez partagé les tâches différemment puisque ton conjoint a cet emploi atypique?

J.G. Quand on a eu les enfants, mon mari jouait au hockey en Europe. On avait le choix de voir «papa» une fois par année ou de déménager. On a choisi la deuxième option. On est resté 6 ans en Europe. Un beau trou dans le C.V. Je me le suis fait dire par un employeur.

J.L. Mais dans ce trou de C.V, il y a plein de choses intéressantes qui t'ont construites aussi? Personnellement et professionnellement?

J.G. Ça c'est sûr! J'ai eu la chance d'être près de mes enfants et de voyager énormément. Nous étions en Allemagne où tous les pays sont collés. Puis, nous sommes allés au Danemark où j'ai pu visiter la Scandinavie. C'est riche. Et je l'ai fait par choix.

Je te donne un exemple concret. J'ai travaillé, au retour d'Europe, pour le recensement Canada. Il y avait parfois des situations qu'on contrôlait moins et difficiles. Les gens me disaient : «on dirait Julie, qu'il n'y a rien qui t'énerves». J'avais le goût de leur dire : «tsé, quand ta sècheuse «pète» en Allemagne et qu'il faut que tu te débrouilles en ne parlant pas la langue...disons que ça te forme à affronter l'adversité!»

Tu apprends des différentes nationalités et des différentes cultures. Ça permet d'avoir un peu de recul sur les situations. Les femmes des joueurs se tenaient ensemble, des Russes, des Finlandaises.

J.T. En côtoyant ces femmes, y as-tu trouvé des différences culturelles du partage des tâches?

J.G. On était toutes dans la même situation où l'on est partie pour accompagner notre mari. Dans ce cadre-là, c'est l'homme qui rapporte le salaire. Et à ce calibre-là, on est un peu dans l'image des chevaux de course. Il ne faut pas qu'ils se blessent, si on veut un bon contrat pour l'année suivante. La sieste de la journée, c'est non négociable et on vit dans l'horaire prescrit du cheval de course.

Mais les papas sont présents. Leur boulot, c'est d'aller faire une pratique de 10h à 12h.

J.L. Donc, eux aussi ont un très bel horaire 😊

(rires)

J.G. Leurs horaires faisaient en sorte qu'ils étaient souvent à la maison et qu'ils s'impliquaient avec les enfants.

En habitant en Allemagne, pas seulement dans l'environnement des joueurs d'hockey, j'y ai vu une préoccupation importante autour de «l'enfant». Congés de maternité important : 1 an de salaire et deux ans sans solde, sans perdre ton emploi. 3 enfants et

possibilité de rester 9 ans à la maison. L'horaire scolaire est aussi en fonction des enfants. 9h à 12h, c'est la plage horaire du matin. À 12h, les mamans ou papas viennent chercher, à pied, leurs enfants pour le dîner. Puis, les cours reprennent à 14h quelques. Pas de possibilité d'aller à la clinique entre 12h et 14h car le médecin aussi va chercher son enfant à ces heures-là. Précisons que je n'étais pas à Frankfort ni à Berlin, mais dans un petit village près de Stuttgart qui s'appelle Bergheim.

Donc très centré sur «la femme» et sur les enfants.

J.T. Et toi J.L. y'a-t-il un moment dans ton parcours où tu as «senti» qu'être une femme pouvait changer la trajectoire de ta carrière?

J.L. Non. Je ne pense pas.

J.T. Au niveau de l'emploi, des conditions de travail...

J.L. Non. Je n'ai aucun souvenir que le fait d'être femme m'a avantagé ou désavantagé. J'ai su qu'il y avait de l'emploi par des contacts, ou en passant par les offres d'emploi ou les envois de C.V. que ce soit dans les laboratoires, ou ailleurs.

J'ai cette chance-là, d'être née ici, à cette époque où le genre n'a pas été une donne pour obtenir un contrat ou un emploi. Je n'ai jamais eu à me battre du fait que je suis une femme.

J.G. J'écoutais ce week-end avec mon garçon, le film sur Margaret Thatcher. Monter les échelons en politique quand t'es une femme, ça semble encore très difficile. Il y a une scène où on la voit entrer au parlement et elle est la seule femme. Elle est venue pour dire quelque chose et comme il y avait de l'émotion, elle a levé la voix. Assez rapidement, un homme l'a traitée d'«hystérique».

Les faiseurs d'image de l'époque ont travaillé pour que sa voix devienne plus grave, qu'on l'entende comme étant «plus en contrôle».

J.T. Oui, il y a des milieux où le genre peut encore jouer. En politique active, c'est pas gagné. Il y a aussi des milieux typiquement masculins où les filles doivent être faites fortes ; sur les chantiers par exemple. Ma fille par alliance a passé une entrevue pour travailler à la ville de Ste-Adèle et en entrevue, il y avait une question «Comment réagis-tu lorsqu'il y a des commentaires sexistes, voire déplacés?» On y précisait qu'on ne tolérait pas cela, mais que cela pouvait arriver...Je me souviens aussi que pour stationner le camion de la ville, elle sentait une méchante pression. Disons qu'elle n'avait pas droit à l'erreur pour passer le test de l'acceptation...Et, il y a d'autres milieux où on ne sent plus l'écart des genres. Je vais à la FNEEQ pour mon travail syndical et sur le plancher, hommes et femmes y partagent équitablement la parole.

J'écoutais, hier la conférence des deux «Louise» Louise Forestier et Louise Harel. Disons que dans leurs parcours, on a clairement vu une évolution des mentalités et des comportements.



Louise Harel et Louise Forestier au collège Lionel-Groulx en mars dernier.

Ok. Je vous relance. Le fait que notre direction des études et leurs adjoints soient pratiquement tous des hommes, est-ce un problème? (À noter que cette entrevue a été réalisée avant l'embauche de Sandrina Joseph)

J.L. Après avoir eu une direction presque complètement féminine? ☺ Est-ce que la communauté était plus «satisfaite» du temps des Madames Laurin, Allard et Coutu? Est-ce parce que c'était des femmes? Et aujourd'hui du temps des Messieurs Beauchamps, Nasr, et adjoints (...) est-ce que la communauté est «satisfaite» Est-ce parce que ce sont des hommes? Je pense que dans ce cas, le genre n'est pas la principale variable. On parle davantage de visions distinctes.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme différencie le type de décisions et la façon de travailler? Bonne question! Peut-être que dans certains secteurs et certains dossiers «oui»... Dans les instances, il y a aussi madame Coallier et madame Tanguay qui participent aux décisions.

J.G. Moi je pense qu'ils y vont avec les compétences. Avec les C.V. qu'ils reçoivent et les gens qui veulent faire ce genre de boulot. Dans notre département, les gens ne se «garrochent» pas pour aller à la coordination, faut vouloir aussi faire ce boulot-là...

J.T. Avoir le goût de faire quelque chose, n'est-ce pas aussi culturel?

J.L. Se sentir invitéE par exemple?

J.T. Exactement. Je vais utiliser des images fortes pour illustrer mon propos. Prenons Donald Trump et Hilary Clinton. Platement, au niveau des compétences et des aptitudes intellectuelles, il n'y avait aucun choix à faire. Et pourtant, quelque chose a résisté. Je pense que dans ce cas précis, le genre a joué. Est-ce que les États-Unis étaient prêts à élire une femme à la tête de leur pays, tout de suite après avoir eu l'ouverture d'élire Barack Obama, dans un pays encore traversé par le racisme? La révolution féministe s'arrête-t-elle aux portes de la maison blanche?

J.L. On parle aussi dans l'actualité des conseils d'administration où il y a encore de la place pour des femmes. En fait, pourquoi ne sont-elles pas *plus* là? Ont-elles essayé d'être là? Les a-t-on refusées? Peut-être ne se sont-elles pas senties appelées par ça? Les femmes ont-elles encore le syndrome du «manque de confiance»? Est-ce que des hommes dans les mêmes situations ont ces mêmes «doutes»? Faut-il instaurer une parité «forcée» par des «quotas»?

J.T. Aller au-delà du doute. Donner un coup de pouce pour avoir des modèles dans toutes les instances. Et concernant la confiance, apprendre que l'on peut se tromper. «Le syndrome de la première de classe» a ses limites aussi. La construction sociale a travers le regard de l'autre détient ses propres limites.

Je vous relance. Dans vos classes, constatez-vous des différences entre les jeunes garçons et les jeunes filles? Au niveau de l'anxiété, de la performance, de la matière enseignée, de la prise de parole (...)

J.G. De ce que je perçois, je ne pourrais pas dire : «les filles sont plus organisées que les gars». J'en vois de toute sorte. La personnalité prend ici encore une importance plus grande que le genre. La maturité envers les études n'a pas de sexe. O différence dans la classe. Des travaux d'équipe mixtes, sans chichi.

J.T. : Pas de distinctions? C'est extraordinaire!

J.L. Est-ce qu'il y a autant de garçons que de filles dans vos classes?

J.G. Oui. Gestion de commerce et comptabilité, oui, à peu près égal. Je suis plate hein? 😊
Mais je ne vois pas de différence.

J.T Ben non, je trouve ça absolument extraordinaire! Tant mieux! Et de ton côté (J.L.)?

J.L. Je dirais la même chose.

J.T. Toi tu enseignes à des gens en sciences nature?

J.L. Oui. En sciences humaines, un peu aussi. En Techniques de santé animale. Dans cette technique-là, ceci dit, il n'y a presque que des filles. Oui, il faut le dire qu'un groupe mixte ou un groupe à 90 % féminins, ça change la dynamique. J'aurais de la difficulté à décrire exactement la distinction. En Techniques, ils se connaissent tous, donc ceci aussi est un facteur à prendre en considération. En préuniversitaire, c'est autre chose. Ceci dit, je suis d'accord avec J.G. pour dire que côté maturité et organisation, cela n'est pas lié au genre. Et chez nous, c'est beaucoup l'anxiété reliée aux notes.

J.T : Ça les rend malades.

J.L. Une véritable obsession. Tu ne peux pas fonctionner comme ça dans la vie.

J.G. Et quand on sort du milieu des études, on se rend compte que les notes ne sont pas tout. Le savoir-être, l'intelligence émotionnelle, la force de caractère sont absolument importants. Bien sûr, si tu te diriges en médecine, oui, les bonnes notes sont incontournables. Mais un médecin qui ne supporte pas la pression et qui est incapable de parler à ses patients...Et en affaires aussi. Gestion de commerce, si tu es insupportable dans un bureau, tu peux bien avoir toutes les compétences, tu vas perdre tout ton monde.

J.T. Autre sujet. Au syndicat, comme dans bon nombre d'organisations, une résolution sur les «toilettes non-genrées» est passée, en accord avec la loi québécoise. J'ai le goût de vous entendre sur ce sujet. Si on part du principe qu'il y a de moins en moins de distinctions entre hommes et femmes, que penser des «transgenres», des queers, de ceux et celles qui travaillent le genre dans des formes non conventionnelles?

J.L. C'est assez nouveau comme questionnement et surtout comme affirmation. Dans nos classes, je vois une acceptation de la diversité. Il y a beaucoup d'ouverture et de tolérance. Accepter les gens comme ils sont.

J.G. Je ne connais pas les toilettes non-genrées. Toilettes pour hommes, toilettes pour femmes et toilettes neutres? Dans ce dernier cas j'espère qu'il s'agit de toilettes individuelles?

J.T. Effectivement, au moment des *me too*, on ne veut pas générer des problèmes en tentant d'en «régler»!

J.G. Je l'ai vécu dans un milieu de travail. Au bout du département, il y avait trois toilettes séparées par des cloisons de métal. Honnêtement : malaise. Rentrer et voir les pieds d'un homme à côté de moi, «non». Je ne savais pas pour la loi. Si les toilettes sont individuelles, un gars, on ferme la porte, une fille on ferme la porte, ok. Mais les toilettes mixtes, le malaise est tel que c'est assez pour aller sur un autre étage. Et je suis certaine que les gars seront tout aussi inconfortables.

Au niveau de la classe, ils sont tolérants. C'est une belle génération.

J.L. On parlait de notre chance au début de l'entretien. Eux aussi (transgenres et queers) ont cette chance d'exister dans cette génération. À d'autres époques, on sait que ces gens ont souffert.

J.T. C'est un beau moment pour exister et en même temps, je vais terminer avec cet élément-là. Demain, 15 mars, certainEs militeront pour le climat. On a l'impression qu'au niveau des droits humains, en Occident, on a fait des avancées extraordinaires et en même temps, à l'extérieur de l'humain, il y a quelque chose qui n'a pas suivi. Notre éthique entre nous ne s'est pas transposée sur une éthique de la nature. L'éthique de la responsabilité dans le temps. Je nous sors du «genre» pour vous entendre sur le «tout».

J.L. On a un gros chantier devant nous.

J.T. Et il faut faire quoi?

J.L. Tout ce qu'on peut. Le plus vite qu'on peut. Difficile d'y faire face seulement localement ou provincialement. Il y a plein de signaux qui nous indiquent que si on ne fait rien ou juste un peu, on n'y arrivera pas. Un peu comme les écoles primaires qui tombent en lambeaux, la base c'est l'entretien. Il y a un coût à changer collectivement, mais le coût sera encore plus grand si on ne fait rien.

J.G. En marketing on parle de suremballage. Il y a des groupes qui militent pour bannir les boîtes des tubes de pâtes à dent. La pâte à dent est déjà «emballée», pourquoi la suremballer? Un emballage de carton par-dessus? Question de marketing!

J.L. Effectivement, c'est un domaine où il doit y avoir beaucoup d'interrogations!

J.G. Il y a de plus en plus d'entreprises en «économie circulaire». Emballages réutilisables, travailler avec des entreprises qui vont nous fournir des contenants réutilisables. La pression des consommateurs est importante. Si les consommateurs n'achètent plus tel produit parce qu'il est non-conforme aux normes environnementales, c'est là que ça va changer.

J.L. Quand ça va rapporter de réduire les déchets, ça va se faire. C'est sûr qu'on ne s'est pas cassé la tête pendant des générations. Plastique, emballage, ...Ça attirait l'attention du consommateur, ça répondait au «besoin de nouveauté» c'était payant. Mais maintenant, ce n'est plus ce que le consommateur attend. Et les jeunes générations ont des comportements distincts et vont mettre de la pression sur les grosses compagnies.

Nous vivons dans une société confortable. Accepterons-nous de réduire, de reculer, de ralentir? Et peut-être que ça ne se présentera même pas de cette façon.

Toutes : Peut-être que ce ne sera même pas un choix!

...

Merci à vous deux, belles Julie, pour cet entretien. J'en ressors avec le sentiment que dans notre milieu de travail à tout le moins, nous avons des rapports égalitaires et que...

J.L. Mais qu'il faut rester à l'affût!

(Rires)

J.T. Une belle fin de session à vous deux! Au très grand plaisir de vous croiser pour parler de tout ce qu'il y a à faire en dehors de nous...